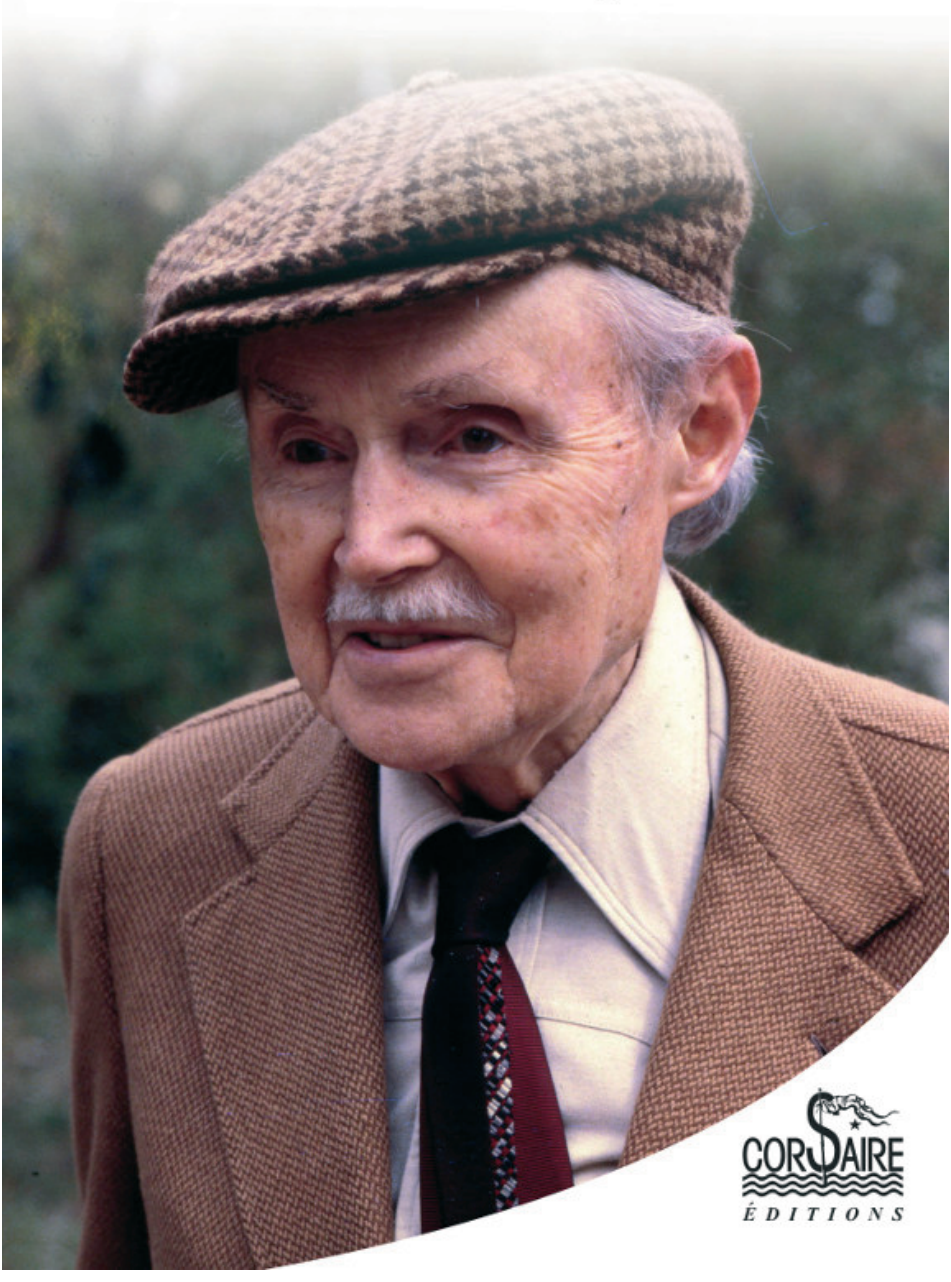
Au-devant de Maurice Genevoix

Jacques TASSIN



CORSAIRE ÉDITIONS

Au-devant de Maurice Genevoix

« Vivre, c'est être promu aux rencontres, au point qu'elles en deviennent banales. Certaines sont pourtant l'aboutissement complexe de longues quêtes, de cheminements intérieurs et sensibles, mêlés d'angoisses et de reculades, de promesses de joie et d'exaltations soudaines. Lorsque de telles rencontres adviennent, elles sont chacune comme un dénouement, une eau qui tout à coup déborde et, suivant son propre cours, induit de lentes germinations, jusqu'à ce que d'improbables forêts s'élèvent autour de soi. »

Ce livre relate la courte et intense rencontre, sur les berges d'un étang du Loiret, entre un lecteur passionné et Maurice Genevoix, l'écrivain qu'il admire. Par le jeu d'un dialogue imaginaire, elle restitue la parenté qui s'établit entre un auteur et chacun de ses lecteurs. Elle se nourrit aussi d'un ensemble d'éclairages sur les convictions profondes d'un écrivain autant amoureux de la vie que de la culture.

Écologue et naturaliste, Jacques Tassin, grand lecteur et fin connaisseur de Maurice Genevoix à qui il a déjà consacré plusieurs livres, nous guide vers un homme hors du commun. Il reprend le style allégorique de Un Jour, *roman testamentaire de Genevoix, pour nous aider à découvrir la part la plus intime de ce grand écrivain.*

Photo de couverture : Roger Soulas

L'esprit de la Loire !

www.corsaire-editions.com

Jacques Tassin

Au-devant de Maurice Genevoix

CORSAIRE
ÉDITIONS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, au terme des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de l'éditeur, ou de leurs ayants droit ou ayants cause est illicite (alinéa premier de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

All rights reserved. No part of this book may be reproduced in any form, by print, photoprint, microfilm or any other means, without prior written permission from the publisher and the copyright owner.

Des photocopies payantes peuvent être réalisées avec l'accord écrit de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie-CFC, 20 rue des Grands-Augustins 75006 Paris.

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue et être tenu au courant de nos publications, envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre, ainsi que ceux des personnes auxquelles vous nous suggérez d'envoyer notre catalogue à : CORSAIRE ÉDITIONS®, 11 rue de Châteaudun, 45000 Orléans.

Équipe éditoriale dirigée par Gilbert Trompas
Relecture, correction : Josiane Guibert
Mise en pages : TypoTEX

www.corsaire-editions.com
© CORSAIRE ÉDITIONS® 2019
ISBN 9782368001240

« Un portrait, c'est fait pour montrer comment un homme fleurit au-dessus de lui-même. »

Jacques Lusseyran
Le Monde commence aujourd'hui

Avant-propos

Vivre, c'est être promu aux rencontres, au point qu'elles en deviennent banales. Certaines sont pourtant l'aboutissement complexe de longues quêtes, de cheminements intérieurs et sensibles, mêlés d'angoisses et de reculades, de promesses de joie et d'exaltations soudaines. Lorsque de telles rencontres adviennent, elles sont chacune comme un dénouement, une eau qui tout à coup déborde et, suivant son propre cours, induit de lentes germinations, jusqu'à ce que d'improbables forêts s'élèvent autour de soi.

Mes trois livres consacrés à Maurice Genevoix m'avaient laissé insatisfait. Il y manquait la part essentielle de l'écrivain, vivante et spirituelle, avide de réalités invisibles, dont les analyses conventionnelles auxquelles je m'étais livré ne pouvaient rendre compte. Je rêvais désormais d'une rencontre accomplie en amont des livres que j'avais lus et relus, devenue vraie et éprouvée. Les quarante ans ou presque qui avaient suivi sa mort ne me semblaient plus représenter qu'un obstacle illusoire. Genevoix me paraissait maintenant à portée de main, d'une main que je voulais serrer dans la mienne.

Ces instants de rencontre sont advenus. Je les ai vécus de tout mon être, et ce que j'en reporte dans ce livre est authentique. Ils se sont imposés avec une grande douceur, ainsi que cette lumière qui enluminait les arbres embrumés et donnait à « l'étang des cyprès

chauves » sa blancheur étamée. La trace que creuse l'écrivain dans l'âme du monde est plus réelle que la réalité même ; c'est une « *vérité vraie* » qui se tient, chaude et vive, dans le cœur des lecteurs. Si l'on en remonte le cours, l'écrivain se fait de plus en plus distinct, jusqu'à se manifester un jour en face de soi, soudainement en vie, et déjà dans l'amorce d'un dialogue.

Pour qu'apparût Genevoix, il n'y avait pas de meilleur lieu pour cela, j'en étais certain, que l'étendue d'un étang, la proximité des eaux familières, ce voile recouvrant des mondes invisibles dont l'œuvre rend invariablement compte. J'avais d'abord songé à l'étang des Clousioux où, pieds dans la boue, le tendre et sensible Raboliot, rescapé de la Grande Guerre, scrutait ses ennemis. Il y avait là, en creux, les pages de *Ceux de 14*, avec les traumatismes que le lieutenant Genevoix avait transférés au braconnier solognot condamné à revivre ses nuits de guerre et à écoper une nouvelle fois de l'injustice des hommes. Mais je trouvais mieux : j'optais pour l'étang où, dans *Un Jour*, Maurice Genevoix entrait en transparence avec lui-même. C'était l'étang des cyprès chauves, un étang de modestes dimensions. Voici ce qu'il en dit lorsqu'il le découvrit pour la première fois :

> *Je ne sais combien de temps je restai près de cet étang. Plus j'allais, plus il me semblait fascinant. Les arbres mêmes me dépaysaient, relevaient d'essences inconnues. Hautains et sombres, ils dressaient maintenant côte à côte des troncs monumentaux, striés de longues cannelures qui déconcertaient le toucher. Je butai contre une racine, contre une seconde, encore une autre assez durement pour m'arrêter. Il y avait, au ras du sol, une*

sorte de forêt avortée, des vingtaines de pousses ligneuses, des cônes trapus, au sommet arrondi comme des moignons refermés. Rien n'eût pu affermir davantage le sentiment de réalité autre qui m'avait progressivement envoûté.

Nous étions aux premiers jours de novembre 2017. Cinq ans plus tôt, deux fondateurs de la Maison Genevoix m'avaient conduit aux bords de cet étang du Loiret. Sur la route, dès que nous eûmes quitté les faubourgs de Saint-Denis-de-l'Hôtel, ils m'avaient évoqué leurs rencontres lointaines avec Genevoix à l'occasion de commémorations ou d'inaugurations. Tous deux se souvenaient d'allocutions prononcées sans notes, le verbe haut, la malice mêlée à la gravité, mais aussi ce geste singulier et appuyé de la main droite qui, régulièrement, tranchait l'air, incisive et déterminée, avant de se reposer avec douceur sur cette main invalide, cette autre main qui, immobile, aussi discrète et sobre qu'un monument aux morts, rappelait la terrible blessure des Éparges. Elle témoignait.

J'étais donc retourné en ces mêmes lieux. À vrai dire, Julien Larère-Genevoix, petit-fils de l'écrivain, m'y avait aussi encouragé à son insu. Dans la préface accordée à mon précédent livre, il m'avait imaginé, marchant et échangeant librement avec son grand-père. Il avait symboliquement donné droit à un dialogue qu'il avait lui-même installé dans l'épaisseur même des mondes sensibles :

Relisant La Vie selon Genevoix, *j'imagine sans mal Jacques Tassin l'accompagnant, et partageant avec lui les mystères simples et pourtant essentiels de notre monde, dans un*

compagnonnage heureux d'intelligence, de bienveillance lucide et de foi.

La littérature sculpte dans nos cœurs des formes qui ne meurent pas. Si, tel Fernand d'Aubel, j'ai à mon tour rencontré Genevoix au bord de l'étang des cyprès chauves, c'est pour l'avoir lu et relu, abondamment, avec une intacte intensité et une indéfectible attention. Cela suffit à la rencontre entre un écrivain et son lecteur.

Qui était cependant ce personnage inconnu qu'évoque ce livre, si étrangement averti de la personnalité profonde de Maurice Genevoix ? Je ne saurais le dire. Était-ce même un être de chair ? Il m'est même arrivé d'en douter. De ces instants partagés avec cet homme dont j'ignorais tout mais dont il me semblait tout saisir, seuls les grands cyprès chauves et les poules d'eau camouflées dans les chaves[1] en ont été les témoins. Mais peu importe puisque cette rencontre vit encore au fond de moi.

1. Chaves : creux naturels sous les berges (note de l'éditeur).

Mondes sensibles

Nous rejoignions Paris depuis l'Orne où ma femme venait d'exposer ses céramiques. J'avais longé la route de la demeure des Vieux-Gués[1], et n'avais reconnu l'étang qu'au dernier instant. Il ne me restait qu'à garer ma voiture au bord du chemin boueux, semé de flaques rousses où glissaient des pâleurs nuageuses. J'en avais pour une trentaine de minutes tout au plus, le temps de m'imprégner des lieux, des grandes silhouettes des cyprès chauves. Ma femme restait assise dans la voiture.

Une fois mes bottes chaussées, dès les premiers pas, j'avais voulu suspendre mes pensées, laissant ma présence se fondre dans les lieux. Je m'étais engagé à susciter l'improbable et, s'il le fallait, consentir en des formes inconnues.

— Tu peux prendre ton temps, m'avait dit mon épouse. J'ai quelques appels à passer. Je reste là.

Par-dessus les chênaies rendues à leur nudité première, flottait une brume livide. Je me souviens du crissement mouillé qu'éveillait chacun de mes pas sur les graviers mêlés d'argiles. Lorsque je m'arrêtais, les bois murmuraient sourdement, s'animaient d'imperceptibles mais contagieux frissons se propageant de loin en loin. Partout, il y avait un bruit d'étoffe, de soies légères accrochées aux écorces et aux litières. Le silence vivait, s'emplissait d'autres mondes.

Je longeais d'abord une vieille enceinte montée de pierres sèches. Par endroits, celles-ci verdoyaient de mousses ; ailleurs, une blancheur laiteuse coulait par

1. Comme l'avait fait Genevoix, l'auteur a modifié de la même manière le vrai nom de cette demeure, tout comme celui de l'étang (note de l'éditeur).